

**James A. AHO : Religious Mythology and the Art of War.
Comparative Religious Symbolisms of Military Violence.
Contributions to the Study of Religion no 3, Greenwood Press,
Westport, 1981, 258 p., biblio., index.**

Yvan Simonis

Volume 7, Number 1, 1983

Guerres et stratégies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006122ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006122ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simonis, Y. (1983). Review of [James A. AHO : Religious Mythology and the Art of War. Comparative Religious Symbolisms of Military Violence. Contributions to the Study of Religion no 3, Greenwood Press, Westport, 1981, 258 p., biblio., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 7(1), 245–247. <https://doi.org/10.7202/006122ar>

Castoriadis ne cache pas que son livre est un livre d'opinions (p. 16) mais il veut échapper à la « volonté de ne pas voir » de tous ceux qu'il critique (p. 15). Le livre est très répétitif, il nous enseigne de mille façons une thèse très simple et dans le ton à la mode en France : la Russie est militairement supérieure à l'Occident, la Russie est avant tout militaire, les états occidentaux sont décadents, la société civile russe est écrasée par le Parti et la Russie se dirige vers la stratocratie (stratos = armée) totalitaire qui relève de la Grande Russie nationaliste plus que du marxisme. (J'ai cru à un moment que Castoriadis parlait de l'Argentine et du Guatemala). Il ne s'agit pas ici de nier les preuves accumulées au dossier russe de Castoriadis même si la situation des armements russes reste l'objet de discussions intenses. Contre quoi Castoriadis se bat-il ? Contre l'émergence d'« un *nouveau* type de société, en train de *se faire*, une *création* social-historique » (p. 282) (les italiques sont de l'auteur), activement promue par l'Armée soviétique. Contrairement aux opinions d'Occidentaux naïfs, nous sommes devant un monstre qui développe « la Force brute par la Force brute » cautionnée par un imaginaire nationaliste impérial chauviniste grand-russien (p. 257-263).

L'analyse serrée des budgets militaires de la Russie, et les implantations industrielles qu'ils supposent, mène Castoriadis à en inférer la réalité sociologique et politique en Russie jusqu'à dénoncer l'extrême danger d'une société régulée par l'Armée seulement. L'idéologie marxiste n'a plus cours, le Parti est sous contrôle et la société se plie aux exigences de l'Armée seulement. Castoriadis promet que le deuxième volume qu'il annonce se donnera le temps de discuter les questions théoriques et politiques qu'il soulève ici (la décomposition des sociétés occidentales, la stratégie russe et la non-stratégie américaine, ...). On l'attendra donc avec intérêt.

Ce livre se lit aisément. Livre polémique forçant à la discussion, il ouvre à la question capitale des rapports entre armée, pouvoir militaire et société civile. Il serait certainement intéressant de comparer le cas de la Russie et celui de l'État d'Israël pour mieux distinguer les deux cas (ce que Castoriadis n'avait pas à faire ici) car on peut se demander si pour ce qui est, par exemple, de l'importance économique des industries militaires, des rapports entre politique et armée, entre idéologie et armée, le cas d'Israël n'a pas beaucoup d'analogies avec le cas russe tel que le voit Castoriadis sur ces points. Cette analyse serait d'autant plus utile qu'elle nous donnerait, je le pense, un pouvoir critique accru sur les thèses que souhaite discuter Castoriadis. Cela nous empêcherait de voir le cas russe comme un cas totalement spécifique, ou en tout cas nous permettrait d'y voir plus clair dans un débat essentiel que nous ne gagnons pas à réduire au seul cas russe.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval

James A. AHO : *Religious Mythology and the Art of War. Comparative Religious Symbolisms of Military Violence*, Contributions to the Study of Religion no 3, Greenwood Press, Westport, 1981, 258 p., biblio., index.

L'auteur réussit, en peu de pages après tout, une remarquable synthèse des grands discours religieux sur la guerre. Il montre avec talent les liens étroits entre pratiques de la guerre et conceptions que les « grandes » religions se font du monde et/ou de l'histoire. Il classe en deux tendances principales les idéologies de ces grands courants reli-

gieux : la conception immanente et cosmologique et la conception transcendante et historique. Le livre est donc présenté en deux parties, chacune est introduite par un chapitre qui précise ce que l'auteur entend par ces deux types de conceptions. La première partie groupe les cas du Mexique ancien, de l'hindouisme, de la chrétienté avant la Réforme, de la Chine ancienne et du Japon à l'ère Tokugawa. La seconde présente les cas des anciens Hébreux, de la Jihad islamique et de la Réforme protestante. Les notes aux chapitres sont assez nombreuses pour permettre au lecteur de vérifier le choix des sources de l'auteur, il constatera que James A. Aho est allé aux sources primaires et aux études qui font autorité.

Les travaux des anthropologues sont absents de ce livre mais ce livre doit intéresser les anthropologues. Même s'il relève plus de l'histoire et de la philosophie des religions, il met en scène une approche familière à de nombreux anthropologues dès que l'auteur s'intéresse aux rapports entre discours idéologiques et pratiques dans les sociétés, ici entre justifications de la guerre et pratiques de la guerre qui assurent le sens même de l'utilisation de la violence destructrice, l'éthique de la guerre.

Évidemment, il ne s'agit ici que de certains aspects de la guerre, de certaines guerres dans certaines civilisations, là où les rapports entre mythologies de la guerre, symbolisme de la guerre et pratiques guerrières apparaissent le plus clairement. Mais on suivra aisément l'auteur quand il souligne à quel point ces relations marquent puissamment encore nos mondes judéo-chrétiens et musulmans par exemple. On étudie donc les guerres saintes, les guerres qui se justifient par le mythe. Un bref tableau inspiré de l'ouvrage dit assez clairement l'essentiel de cette distinction entre conception « immanente et cosmologique » et conception « transcendante et historique » (p. 12).

	« Immanente et cosmologique »	« Transcendante et historique »
1. Attitudes liées à la guerre	La guerre relève du jeu; Elle est une fin en elle-même; Tuer et mourir à la guerre sont des actes glorifiés comme des fins en elles-mêmes; Éviter la mort est l'indice d'un attachement à soi-même.	La guerre est un travail; Elle est moyen pour une autre fin qu'elle-même; Être tué ou blessé à la guerre sont des maux à éviter autant que possible.
2. La conduite de la guerre	La guerre devrait être menée « religieusement » avec dévotion et rigoureuse attention aux détails rituels; Des prohibitions rituelles compliquées entourent tous les aspects des comportements militaires depuis le début des hostilités jusqu'au traitement des prisonniers.	La guerre devrait être menée « scientifiquement », i.e. sur une base exclusivement militaire ou à la Machiavel; Aucune restriction rituelle ne lie le comportement militaire, seule l'utilité peut dicter la nécessité de se restreindre.
3. Raison de faire la guerre	Si elle est faite dans l'ordre requis, la guerre conduit à la pleine maturité de l'Homme et au salut, i.e. rétablir « l'ordre du cosmos ».	Si elle est faite dans l'ordre requis, la guerre conduit au plein développement humain et au rétablissement d'une relation fidèle entre l'homme et Dieu.

Bien sûr, dira-t-on, nous n'en sommes plus là ! Tant d'autres dimensions à la guerre, tant d'autres raisons de la faire ! Mais nous resterons piégés tant que nous trouverons de bonnes raisons de faire des guerres autres que défensives. L'intérêt de ce livre est bien plus qu'historique, ses qualités sont plus que professionnelles. James Aho nous laisse comprendre dès son introduction à quel point l'analyse de la guerre sous l'angle de la religion révèle que la sécularisation utilitaire des motifs de la guerre ouvre aux pires excès actuels et que les motifs n'ont pas vraiment changé.

L'anthropologue est toujours gêné par ces travaux d'historiens de la religion, surtout des grandes religions, mais cette gêne n'est pas un critère sérieux. Il est obligé de se lier à l'histoire et s'il veut se risquer, comme il le fait de plus en plus, à l'étude de nos sociétés, il ne l'évitera pas y compris celle de l'histoire des religions. Il faut souhaiter qu'un livre de la qualité de celui-ci serve dans ce domaine de porte d'entrée aux anthropologues.

Yvan Simonis
Département d'anthropologie
Université Laval

Karla O. Poewe : *Matrilineal Ideology. Male – Female Dynamics in Luapula, Zambia*, Academic Press, London, 1981, 142 p.

Ce court ouvrage prouve qu'il ne suffit pas d'avoir de bons sentiments et quelques hypothèses séduisantes pour écrire un bon livre. L'un des propos de l'auteur est de montrer que certaines pseudo-vérités, en particulier celle de la « domination universelle des hommes » (universal male dominance), sont fausses et que les femmes, dans certaines sociétés, ont des activités économiques parallèles à celles des hommes et indépendantes de ceux-ci et qu'elles prennent part activement à la politique locale. On verra à la fin de cette critique ce que cache ce vocable d'activités parallèles. Un autre projet de l'auteur est de dégager une idéologie des systèmes matrilineaires et un troisième est d'établir que cette idéologie matrilineaire est en contradiction avec le système capitaliste. Tout ceci en centrant l'ouvrage sur la société que l'auteur a étudiée, les Luapula de Zambie. Le titre du livre peut faire croire que l'auteur va traiter de l'idéologie matrilineaire en général mais, en fait, elle parle surtout de l'idéologie des Luapula. Ce titre est donc une sorte d'attrape-nigaud et le lecteur qui a tant soit peu étudié les sociétés matrilineaires se rend vite compte qu'il en est pour ses frais, malgré le sous-titre quelque peu restrictif.

L'introduction, qui constitue aussi le premier chapitre, examine les théories actuelles de la parenté qui semblent les plus valables à l'auteur, notamment celles de Fortes, de Scheffler et de Lounsbury ainsi que celle de Schneider. Elle n'a aucune peine à démontrer que l'approche formaliste est partielle et partielle – en ceci nous partageons ses vues – et elle tente d'amalgamer Fortes et Schneider, avec qui elle n'est pas toujours d'accord, pour étayer sa propre construction où les interrelations entre les deux sexes jouent le rôle de pivot central. On sait que l'ethnologie a d'abord étudié la parenté du point de vue masculin, réduisant trop souvent la femme à un rôle passif. Quelques anthropologues féministes ont ensuite voulu rétablir la balance en faisant l'anthropologie des femmes, et ce, du point de vue de celles-ci exclusivement. Une des tendances actuelles, la meilleure à notre avis, représentée par les douze contributions du livre de Leacock et Etienne¹, dit la même chose que notre auteur. Ce qu'elle veut faire n'est

¹ E. Leacock et M. Etienne (1980), *Women and colonization : anthropological perspectives*. New York: Praeger/Bergin.